

L'ORFÈVRERIE

COMMUNICATION PRÉSENTÉE LE 24 AOÛT 2002
 AU « COURS D'ÉTÉ » INTITULÉ
 « L'ART MOSAN. DE LA FIN DU GOTHIQUE À LA RENAISSANCE »

(SUITE ET FIN)

Abréviations

Exp. 1966 = Lambert Lombard *et son temps*, Liège, 1966.

Exp. 1991 = *L'orfèvrerie civile ancienne du pays de Liège*, Liège, 1991.

ORL = P. COLMAN, *L'orfèvrerie religieuse liégeoise du XV^e siècle à la Révolution*, 2 volumes, Liège, 1966 (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, Publications exceptionnelles, n° 2).

Le calice que possédaient (et possèdent peut-être encore) les héritiers du baron de Selys Longchamps (ORL, p. 127 et n° 862) en est une version simplifiée. L'aigle bicéphale est accompagnée de deux lettres: un L bien clair et un P (ou un B; cfr exp. 1991, p. 66), peut-être le poinçon de Piron Zutman. Le L n'est pas le poinçon de Léonard de Bommershoven. C'est une lettre annale, qui situe l'objet en 1544 au plus tôt. Cette année-là, en effet, un règlement nouveau impose ce système, en vigueur « en Anvers et autres Villes circonvoisines ». La lettre annale L correspond à l'année 1554-1555, je crois (cfr *Mélanges Pierre Colman*, p. 119).

Apparaît ensuite un modèle nouveau, fort banal; Hans von Reutlingen est oublié. Mais le calice en cause (ORL, p. 42, n. 11 et fig. 95) porte de superbes armoiries: celles de Christophe de Manderscheidt, prince-abbé de Stavelot-Malmedy, et celle de Herman Rave, abbé de Saint-Jacques à Liège, co-décimateurs du lieu. Il porte aussi un millésime: 1562. Ses poinçons donnent du fil à retordre: l'aigle, la lettre L et un monogramme formé d'un I et d'un M. Ce dernier est certainement un poinçon d'orfèvre, peut-être celui de Jean Marckon (cfr exp. 91, p. 60). Mais le L est celui de Léonard de Bommershoven, bien reconnaissable; pas une lettre annale; il n'y en a donc pas. Le calice date donc de 1544 au plus tard. La date de 1562 n'est donc pas celle de la création, mais bien celle d'un emploi. Les traces d'une inscription effacée intentionnellement confirment cette conclusion. L'auteur du calice est dès lors Léonard de Bommershoven, et pas le maître IM. Ce dernier l'a peut-être réparé; il y a sans doute gravé les armoiries.

Les décimateurs se contentaient souvent de calices faits de cuivre ou de laiton, dorés ou non, à la seule exception de la coupe, qui doit être en argent doré, et qui devrait donc être poinçonnée, mais ne l'est habituellement pas. Ils étaient naturellement beaucoup moins coûteux. Exemple; celui de Sainte-Walburge, daté de 1527 (exp. 1966, n° 418). En cas de détresse, on pouvait se contenter provisoirement d'étain.

Une amusante inscription se lit sur un calice fort simple qui porte la date de 1546: CE CALIS APARTIENT A LA PAROSCH DE SAN IETROV EMPRES SA LOREE ANNO 1546; on reconnaîtra une église paroissiale disparue, Sainte-*Gertrude* (Djètrou), près de Saint-Laurent (LOREE pour LOREN). Il ne porte pas

de poinçons; mais il est presque certainement liégeois; presque (ORL, p. 127 et n° 316; exp. 1966, n° 422).

Il en va de même pour le calice de Saint-Martin à Ougrée, déposé au MARAM (E 127/78). Sous le pied, un blason (trois mâcles) qui reste à identifier. On admirera la fausse coupe, sortie d'un moule. Ce n'est pas l'équivalent d'une signature: le prototype peut passer d'un orfèvre à l'autre, de père à fils, de parrain à filleul; la copie est aisée.

L'analyse de style ne donne de résultats probants, je le souligne, que si l'on a affaire à une personnalité très forte, comme celle de Hans von Reutlingen. Sans quoi, elle dresse les experts les uns contre les autres, pour le plus grand désespoir des néophytes et le plus grand amusement des amateurs avertis.

Le type du milieu du siècle est représenté par un calice qui porte le millésime de 1557 (ORL, fig. 96). Une inscription rappelle qu'il a été donné en 1851 à Mgr d'Argenteau, archevêque de Tyr, par ses neveux, en souvenir de leur première communion et de la consécration de la chapelle de Wihoux (un monument en péril, je tiens à le souligner au passage).

Des moulures horizontales en rupture avec l'esprit gothique en caractérisent un autre, plus jeune de deux ans (ORL, fig. 117.- MARAM 327/85). Il porte une longue inscription: ANNE DE WYHOINGNE RELICTE DE FEV NOBLE ET HONORE SIGNEVR GODEFROID MIRBICHT A SON TEMS SIGNEVR DE HANEFFE MAT DONNE LAN 1559 POVR PARTENIR A LAVTEL NRE DAME FVNDE EN LEGLIE DVDIT HANEFFE; les deux derniers mots ont été hachés. On y voit les armoiries Mirbach et Wihogne. On les voit aussi sur sa patène, ô merveille! conservée; les symboles des évangélistes y sont joliment gravés.

1559, c'est la date-limite adoptée pour ce cours, la date d'une défaite cuisante infligée aux Liégeois par le roi d'Espagne Philippe II, non pas sur un champ de bataille, comme à Othée et à Brustem, mais dans le secret du Vatican: l'amputation de l'évêché.

Un dernier calice (ORL, fig. 89). Il est daté de 1511 par une inscription refaite peut-être au XVII^e siècle, mais présumée fiable: «DE LA LIBERALITE DES PAROISSIENS 1511 TOUTES L'ARGENTERIE DE LEGLISE AYANT VOLLE EN 1510». Deux poinçons: l'aigle et une marque d'orfèvre fruste, peut-être N. Il convenait que vous fassiez connaissance avec les autres avant d'examiner celui-ci. Le pied est en cavet, et non pas en talon: la plinthe est ajourée; la coupe, de forme tulipe, n'est certainement «pas d'époque».

Écrasante majorité de calices, comme toujours et partout. C'est le vase sacré indispensable par excellence.

Quelques ostensoirs sont conservés: celui de Saint-Fontaine, daté de 1560, en argent, et pourtant sans poinçon (exp. 1966, n° 426) et celui de Bolland, daté de 1562, en laiton doré (exp. 1966, n° 427). Ils sont de style gothique. Ils ne sont pas touchés par la Renaissance, alors qu'ils ont été faits bien après que Michel-Ange ait peint le plafond de la chapelle Sixtine. Soutenir qu'ils sont liégeois en tirant argument du lieu de conservation serait manquer d'esprit scientifique. Il y a à l'église de Bande, près de Marche, un ostensoir du même genre porteur des poinçons de Mons (exp. 1966, n° 415).

Un encensoir a échappé à tous les périls (exp. 1966, n° 416). Il a été déposé au MARAM (E 106/78). Le couvercle, de style gothique tardif, date de la première

moitié du XVI^e siècle. La cassolette et la calotte, ornées de godrons, de style Renaissance tardive, sont à situer vers 1600. Elles ont été refaites, sans aucun souci d'unité de style, à moins qu'il ne s'agisse d'un « remariage », comme pour tant de buffets à deux corps du XVIII^e.

Quant aux pièces de caractère civil, elles brillent par leur absence. Leurs propriétaires les envoyaient sans état d'âme à la fonte dans leur désir de suivre l'évolution du goût. Le coût de la matière était très supérieur à celui de la main-d'œuvre et la récupération se faisait sans perte, ou peu s'en faut. Les orfèvres n'avaient pas à s'en plaindre. L'argenterie personnelle d'Érard de La Marck et celle de Georges d'Autriche sont connues par des inventaires après décès qui ont été publiés par Joseph Brassinne. Près de cinq mille marcs, donc près de 1200 kg, pour le premier; 567 « seulement » pour le second. Pas un seul objet n'a survécu, jusqu'à preuve du contraire.

Les hanaps du XIV^e siècle découverts rue Sous-l'Eau en 1921 ont été cachés par des propriétaires qui n'ont pas pu les récupérer, comme tant de trésors de monnaies. Ce n'est pas parce qu'ils ont été découverts à Liège qu'ils y avaient été fabriqués. Ils ont figuré à l'exposition de 1991, mémorable; mais la notice (n° 1), pleine de prudence, tend à établir qu'ils n'auraient pas dû s'y trouver.

Dès lors, la plus ancienne des pièces civiles incontestablement faites à Liège et parvenues jusqu'à nous, c'est la « coupe Oranus » (exp. 1991, n° 2.- exp. « Liège. La cité des princes-évêques. Du Musée Curtius au Trésor de la cathédrale », *Feuillets de la cathédrale*, n° 53-59, Liège, 2001, p. 23), présentée actuellement à l'exposition « Préfiguration du Grand Curtius ». Elle date du règne de Robert de Berghes, et probablement de sa dernière année, 1564. Elle est donc postérieure à la date-limite choisie. Deux mots de commentaire, néanmoins. Plus rien de gothique. Même rupture radicale que dans le portail de Saint-Jacques, où revoici le blason de Herman Rave, avec le millésime de 1558. Le client et l'orfèvre, reniant la tradition, fascinés par l'art nouveau éclos de l'autre côté des monts, ont adopté un modèle italien d'inspiration antique. Ou italianisant, et dans ce cas probablement anversois, car Anvers a été la porte de l'italianisme dans nos provinces; la porte, ou plutôt le portail triomphal. Comme poinçons: l'aigle, la lettre annale L et un monogramme formé des lettres H et G superposées dont l'identification reste problématique.

Il est temps de conclure. Grand temps même. Pendant la fin de l'époque gothique et le début de la Renaissance, les orfèvres liégeois ont produit quantité de pièces de belle qualité; celles qui ont échappé à la destruction, une bien petite fraction, en sont la preuve. Mais rien d'extraordinaire.

Liège n'était plus le foyer d'art de niveau supérieur qu'elle avait été au temps où l'art dit mosan s'était épanoui. Un temps où Liège était le « boulevard de l'Empire », c'est-à-dire le rempart du saint empire romain de la nation germanique contre l'envahissant royaume de France. Un temps où se concentrait dans ses murs une part importante de la vitalité du puissant État. Un puissant État voué au déclin.

En ce temps-là, notre cité a pleinement bénéficié de la situation qui est la sienne entre les deux blocs dangereusement rivaux nés de la décomposition de l'empire de Charlemagne. Elle en pâtit par la suite plus souvent qu'à son tour. Les adversaires étant devenus des alliés, elle ne devrait plus en pâtir. Plus jamais. On aime à le croire en tout cas...